PARALLÈLE

DE L'INFORTUNÉ LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE,

AVEC

T-SONG-KINGS, ou ZUNCHIN,

EMPEREUR DE LA CHINE,

Obligé de se donner la mort en 1640.

Hæc finis Priami fatorum : hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam, et prolapsa videntem
Pergama ; tot quondam populis, terrisque superbum
Regnatorem Asiæ, jacet ingens littore truncus
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.

LES peuples les plus éloignés dans leurs révolutions, se rapprochent presque toujours par certains rapports et certaines ressemblances de caractère. La différence des lieux et des mœurs n'en établit aucune pour la forme des passions humaines ; et si elles s'y présentent sous des

nuances qu'on ne remarque point chez d'autres nations, le fonds des couleurs est le même. Le parallèle de Louis XVI avec Zunchin, empereur de la Chine, va nous convaincre de cette vérité: on appercevra autour du tableau des bordures qui ne lui sont pas tout-à-fait appropriées, et qui le font légèrement contraster.

Vanlié, un des plus grands empereurs de la Chine, avoit, comme Louis XIV, porté la gloire de sa nation au dernier période; comme ce grand monarque de la France, le commencement et le milieu de son règne n'avoient été qu'un long enchaînement de prospérités et de victoires; et la fin, qu'un tissu de malheurs et de calamités. La Chine avoit trop brillé, pour ne point s'attendre à un changement qu'un trop grand éclat doit faire nécessairement présager aux hommes éclairés. Ce qui contribua le plus à favoriser les factieux de cet empire, ce fut la longue paix dont jouirent les Chinois sous deux successeurs de Vanlié. L'esprit des peuples est d'une nature si bizarre, que, lorsqu'on ne le distrait point par quelques guerres extérieures, il s'amolit insensiblement; et que, sans rien perdre, par cette molesse, de sa turbulente inquiétude, il n'en devient que plus avide de nouveautés. Si Louis XVI avoit, en 1787, déclaré la guerre à la Prusse, le tocsin, au 14 juillet 1789, n'auroit point sonné pour donner un si terrible éveil à toute l'Europe.

Zunchin hérita de la bonté et des vertus des plus justes et des plus doux de ses prédécesseurs, mais n'hérita point de leur fermeté. Il auroit fallu Vanlié pour arrêter la révolution suscitée par l'infâme Ly, le la Fayette de la Chine; comme il nous auroit fallu Louis XIV pour arrêter le torrent de la révolution de 1789.

WINGATE-ROSENTHAL 2001.0.5.6

Jamais empereur n'inspira plus de confiance, en prenant les rênes du gouvernement, et ne fit naître de plus flatteuses espérances que Zunchin, dont le nom, en langue chinoise, signifie, *heureux augure*. Quel est le français qui ne se rappelle avec émotion, combien les premières années de Louis XVI, nous firent espérer de voir renaître les vertus de Charles V, de Louis XII et de Henri IV ? Louis XVI, peu de tems après son avènement à la couronne, reçut de ses sujets le titre de bienfaisant, qui sembloit lui servir à jamais à resserrer les liens de leur affection, et à le préserver de tout outrage ; Louis XVI descendoit de son trône pour soulager l'indigence, et surprenoit le malheureux par ses bienfaits, comme la divinité se plût à surprendre Baucis et Philémon ; Louis XVI, en un mot, trop vertueux pour notre siècle, eut la clémence et toutes les qualités de Titus : quand il auroit eu besoin d'avoir toute l'énergie et toute la roideur de caractère d'un Philippe-le-Bel. Quels furent les sacrifices qui coûterent au cœur de ce trop bon et trop sensible monarque! Les tailles diminuées, la question abolie, les droits onéreux anéantis, les exactions réprimées, tels furent les premiers degrés qui l'élevèrent à l'amour et à la reconnoissance des Français. Hélas! s'il eût été plus méchant, il existeroit aujourdhui ; et ses ennemis seroient dans la poussière.

Le gouvernement de Zunchin, quant à la personne de l'empereur, dit M. de Palafox, faisoit véritablement la félicité des peuples qui jouissoient de l'abondance et de toutes les commodités de la paix. Le gouvernement de Louis XVI, quant à la personne du Roi, n'a-t-il pas été le plus paisible et le plus heureux ? Vît-on, sous aucun règne, les peuples goûter une plus honnête

liberté que jusqu'à l'époque désastreuse de 1789? Ce que dit l'histoire au sujet de l'empereur Chinois, elle le répétera au sujet du monarque français. Ce n'est pas assez que le prince soit bon, et sa manière de gouverner douce et paisible; s'il a de mauvais ministres, qui se servent de leur crédit pour porter leur ambition au-delà de toutes bornes. Les perfides ministres de Zunchin écartèrent du trône tous les mandarins ou grands qui, par leurs talents et leurs moyens, auroient pu inspirer des sentimens de noblesse et de courage à leur maître. Louis XVI fut environné de gens sortis de la boue, qui fermèrent aussi toutes les avenues du trône, et s'emparèrent exclusivement de l'oreille du prince. On cherchoit en vain à la cour de France les descendans des Turenne, des Montluc, des Thouars, des Duguesclin et des plus anciennes familles. La noblesse étoit tenue dans l'avilissement ; et chaque jour on lui enlevoit de son lustre, en rendant vénale cette même noblesse qui ne s'achetoit autrefois qu'au prix du sang et des actions héroïques. C'étoient des Turgot, des Necker, des gens tirés de la banque, qui ravaloient ce qu'il y avoit de plus illustre dans notre patrie. Les courtisans de Zunchin, qui eurent l'ingratitude de l'abandonner et de se mésailler avec les conspirateurs, furent la dupe de leur crédulité et de leur ambition; la honte, le mépris, l'exil et la mort, furent par-tout le prix de leur trahison. Les courtisans de Louis XVI, qui trempèrent dans les complots des novateurs, qui secondèrent leurs vues criminelles, qui déclamèrent contre l'idole qu'ils avoient encensée avec tant de complaisance, qui s'attirèrent les aplaudissemens de la multi-

tude, qui enfin firent tout pour plaire à tous, ont-ils mieux été partagés? Les Lameth, les d'Aiguillon et une foule de scélérats de cette trempe, ne vont-ils pas promener dans toute l'Europe leur ignominie, et montrer sur leur front le sceau de la vengeance céleste? Les tyrans Ly et Cham, qui s'élevèrent dans la Chine, étoient des hommes de nulle considération. Les premiers moteurs de la révolution française furent la plupart de misérables étrangers, de misérables avocats; témoins Clootz et Robespierre. Quelques années avant la commotion qui changea tout-à-fait la face de la Chine, on observe que l'impiété y marchoit, comme dit le poëte Eschyle, en parlant de la terreur, la tête élevée jusqu'au ciel. Le souverain étoit religieux pour tout l'empire. Est-il nécessaire de faire sentir cette application qui ne sauroit manquer de nous frapper? Les signes les plus allarmans et les plus funestes avoient précédé les désastres de la Chine; des prédictions foudroyantes parcouroient tout ce vaste pays. Quels étoient les hommes prévoyans, et sachant élancer un peu leurs pensées dans l'avenir, qui n'avoient point prédit nos maux? Le ciel prit la peine de nous en annoncer le commencement. La grêle la plus effroyable dont nous aient parlé les historiens, désola et ravagea sur-tout les provinces les plus voisines de la cour, comme si Dieu avoit voulu l'avertir plus particulièrement de ce qui alloit arriver; et, au cœur de l'été, en plein jour, elle fit succéder les ténèbres les plus profondes à la vive clarté de la lumière. Un an après, au même mois, au même jour, survient la révolution. Est-ce un aveugle hasard ou la sagesse de la providence, qui procura ces singuliers rapprochemens?

Les rebelles, en Chine, commencèrent par attirer à eux les meilleures troupes de l'état. Les rebelles, en France, suivirent une tactique plus lente, mais non moins sûre : ils désorganisèrent les armées, pour les engager dans leur parti, ou pour rendre les troupes fidèles au roi, de nul secours. Sous Zunchin, mille remèdes au mal se présentoient naturellement : aucun ne fut employé, et le sceptre se brisa de lui-même entre les mains de l'empereur. Qui ne sait combien il eût été facile à Louis XVI d'écraser les factieux du poids de sa puissance royale, si son ame s'étoit armée d'une parcelle de cette fierté et de cette intrépidité qui faisoient la base du caractère de Louis XIV. Les ministres de Zunchin abusèrent de sa facilité, et donnèrent le change sur les desseins et le plan des conjurés ; ceux de Louis XVI abusèrent encore avec plus d'indignité, de sa clémence, de ses sentimens paternels et de ses bonnes intentions : les ministres de Louis XVI, Necker entre autres, ternirent l'éclat du diadême, en le faisant servir à honorer les premiers évènemens de la révolution. Louis XVI fut encore plus malheureux que Zunchin, puisqu'il fut obligé, par une fatale condescendance, d'arborer l'étendart de la révolte, et de signer les actes qui le dépouilloient de son autorité. Necker, qui chante actuellement la palinodie sur la tombe de cette auguste victime ; Necker fut sa première terreur et son premier fléau, avant qu'elle fût égorgée : Necker, par les trois cents députés de plus qu'il vint à bout de faire accorder au tiers-état, imprima le mouvement révolutionnaire à notre nation. Egaré par les idées d'une humanité mal entendue, d'une douceur voisine de la foiblesse, Louis semble lui-même avoir encouragé les philosophes qui lui ont arraché la vie et la

couronne. Le peuple aimoit Zunchin; le peuple idolâtroit Louis XVI : mais Louis XVI a éprouvé un sort bien plus déplorable. Ce peuple l'a renié, a détruit ses images, et a dressé un échafaud à un prince qui méritoit des autels. Une remarque vraie, qui ne fait pas honneur au génie des nations, c'est que leur rage est toujours retombée sur les souverains les plus droits et les plus débonaires. Les rebelles, en Chine, n'ont assassiné qu'un de leurs souverains; en France, les rebelles, en déterrant et en profanant les cadavres des rois, à Saint-Denis, les ont tous assassinés d'intention. Un seul homme de tête et de main, à la cour impériale de Pékin, eût déconcerté par sa vigueur et son habileté les menées des scélérats; une seule tête forte et rassie eût aussi suffi à la cour de Versailles, pour rendre inutiles les projets qu'un petit nombre de monstres méditoient en silence. Le génie de Richelieu eût été plus nécessaire à notre patrie en 1788, qu'il ne le fut en 1627 ou en 1630. Le ciel ne consulte pas aveuglement les besoins et les desirs des hommes; il s'est montré, dans notre siècle, avare d'une production qu'il a répandue quelquefois avec une sorte d'abondance. Plus d'impétuosité et de promptitude différencient la révolution de la Chine, avec celle de la France. Les deux tyrans Ly et Cham manifestèrent hautement leurs coupables prétentions, en se révoltant. Nos révolutionnaires en chef avoient bien dans leur tête, même en 1789, l'organisation d'un système républicain, et le desir de détruire la monarchie; mais pleins de leur objet qu'ils ont suivi avec une constance qui tient du prodige, plus cauteleux et plus noirs, ils cachèrent une partie de leur plan, pour venir à bout d'en exécuter ensuite l'ensemble. L'orgueil des philosophes, la rivalité

et la jalousie des bourgeois à l'égard des nobles, ont bouleversé la France: les troupes opérèrent uniquement ce bouleversement en Chine. Dans notre patrie, elles ne marquèrent en rien, et restèrent dans l'inaction, tranquilles observatrices des mouvemens convulsifs qui l'agitoient: après on les divisa, on les combattit, on les désarma; et les scélérats ont fermement plus compté sur l'enthousiasme et l'effervescence populaire, que sur tout autre moyen. Les Anglais et les Prussiens ont sourdement protégé les rebelles de la France. Les Tartarres, depuis les conquérans de la Chine, donnèrent un bel exemple de générosité, et crurent se déshonorer, s'ils prêtoient des secours et suggéroient des conseils à Ly. Certaines puissances étrangères nous ont allumé cet incendie. Eh bien! Dieu les en punit; elles ne profitent et ne profiteront point de nos trésorts; le feu se propage avec une rapidité effrayante chez elles: il est à craindre que leurs états n'en soient consumés, et que la cocarde tricolore n'y remplace bientôt le diadême.

Ly, qui appréhendoit de la part de son armée un retour de tendresse et de respect vers son légitime empereur, la fit marcher droit à la capitale, afin de lui faire désespérer d'obtenir jamais grace d'un pareil attentat. Semblables à Ly, dans leurs raisonnemens, les révolutionnaires français plongèrent le peuple dans tous les crimes imaginables, afin d'élever ces redoutables préjugés contre le trône: leur salut n'étoit que dans l'exaspération des esprits. Ly, dans une harangue à ses soldats, exprime ses sentimens de cette manière: Si je tombe, il faut que ce soit avec un tel fracas, que l'empire tout entier s'écroule et s'ensevelisse sous mes ruines. Ne seroit-on pas tenté de croire que ces paroles atrocement orgueilleuses, n'aient com-

muniqué une frénésie aussi infernale à nos jacobins qui, dans tous leurs discours, disoient, qu'avant de céder l'empire, la république toute entière se dissolveroit; que les despotes victorieux ne marcheroient que sur des morts; qu'ils scelleroient de leur sang le vaste cimetière de la France.

Dans ces contrées lointaines où l'on ne reconnoît point de noblesse héréditaire, les révolutions devenoient naturellement plus faciles qu'en France où il y avoit une noblesse, corps intermédiaire entre le roi et les peuples. Les novateurs se pénétrèrent fort bien de cette vérité; et avant d'en venir à la consommation de leurs épouvantables forfaits, la noblesse étoit abolie, persécutée, massacrée: alors tout pouvoir de faire le mal leur étoit fourni. On ne fit appercevoir à Louis XVI les progrès de la maladie politique de la France, que lorsqu'il n'étoit plus tems d'y appliquer quelque remède. Dès la journée humiliante et accablante du 20 juin, il découvrit enfin, mais trop tard, que ses perfides sujets ne se contenteroient pas de lui enlever le sceptre; que dans leur rage effrénée, ils tendoient encore à lui arracher la vie. La journée sanglante du 10 août suivit de près, pour l'en convaincre davantage. Tous les deux furent assiégés dans leurs palais; tous les deux entendirent les cris des combattans et des mourans; tous les deux eurent sous leurs yeux le spectacle déchirant de leurs fidèles serviteurs massacrés en défendant leur cause; tous les deux enfin s'entendirent appeller tyrans, et désigner par les épithètes les plus outrageantes pour la majesté royale; et cela de la part de la lie des deux nations. L'empereur de la Chine eut au moins la triste satisfaction d'être redevable du dévouement qu'on lui témoigna, à des Chinois. Louis XVI, abandonné

de tous, n'eut que huit cents étrangers qui se sacrifièrent héroïquement pour lui sauver les jours. Au siége de son palais impérial, Zunchin termina de sa propre main une carrière à laquelle la fureur des rebelles auroit mis un terme plus horrible. Le monarque français, plus grand, plus magnanime, soutenu par les maximes consolantes de la religion chrétienne, quoique bouleversé par autant d'idées désespérantes, resta ferme sur les débris ensanglantés de la monarchie; et, tel qu'un voyageur infortuné tombé au milieu des voleurs, il se résigna d'avance au sort qu'il plairoit au ciel de lui envoyer. Son courage n'en fut que plus admirable. L'un mourut en sauvant son honneur; l'autre survécut quelque mois à la perte de sa couronne. Les traîtres chinois du parti de Ly auroient massacré leur empereur sur-le-champ de bataille, de peur de laisser la pitié et l'affection des peuples se réveiller en faveur de leur prince vivant. Les monstres, en France, n'ont pas préjugé aussi favorablement de l'attachement du peuple envers le sang des Bourbons; ils l'ont cru assez vendu à l'opprobre et à la scélératesse, pour oser à retenir Louis XVI captif dans une tour, lui faire subir une longue agonie, et rendre les Français spectateurs ou, pour ainsi dire, complices d'un régicide. Zunchin dut répandre son sang avec moins d'amertume et de douleur, parce que des milliers de ses sujets lui avoient frayé, par leur mort tragique, le passage un peu brusque de cette vie dans une autre. S'immoler soi-même, est une consolation bien déplorable. Croit-on que le sceptre ait été flétri par le supplice d'un roi? C'est la nation qui a souffert cette indignité et ce crime inouis, qui a flétri sa gloire pour tous les siècles à venir. Parce que des nuages horribles interceptent les rayons du soleil,

et leur causent une lumière affreuse, le soleil en est-il moins pur, moins beau et moins majestueux ? L'impératrice, épouse de Zunchin, mit fin aussi d'elle-même à ses jours, pour accompagner celui qu'elle chérissoit. Marie-Antoinette fit plus ; la religion l'animant, elle eut la force de survivre à la mort de Louis XVI et d'illustrer la honte des Français, en partageant son échafaud, comme elle avoit partagé son lit, sa gloire et son trône. Qui n'auroit pas versé des larmes de pitié et songé aux vicissitudes humaines, en voyant une reine, reçue à son entrée en France, comme une divinité, respectée, aimée de tout ce qui l'abordoit, pleine de graces, de dignité, regardée comme le gage de l'amitié qui unissoit deux nations les plus formidables et les plus loyales, et environnée naguère de toute la pompe royale ; en la voyant, dis-je, traîner à cet échafaud, sur une charrette délabrée, les mains liées derrière le dos, de même que la dernière des criminelles, ayant un bourreau à ses côtés, et accueillie par des clameurs et des huées féroces, sur cette place même où l'on avoit célébré son hymen avec tant de magnificence, et où des cris bien différens de ceux qu'elle entendoit pour la dernière fois, avoient flatté si agréablement ses oreilles ? Un tombeau recueillit les cendres de Zunchin : la rage des assassins de Louis s'étendit jusques sur sa froide dépouille ; et, loin de la laisser incorporer à la terre, suivant les lois de l'humanité et de la nature, leur fanatique délire employa la chaux vive pour consumer en un clin-d'œil les restes du premier monarque de l'univers. La fin de Zunchin attendrit l'ame ; celle de Louis XVI la terrasse et l'atterre. Ce dernier, plus malheureux mille fois, eut six mois à envisager au fond d'un cachot le contraste d'une situation humiliante et douloureuse,

avec une situation, peu d'années auparavant, si fortunée et si digne d'envie. L'empereur chinois mourut au milieu de ses amis qui se poignardèrent après lui; le monarque français périt au milieu de son peuple qui l'escorta au supplice. Louis XVI, à l'exemple de Zunchin, pouvoit maudire ses sujets de les voir si lâches et si favorables aux plus vils et aux plus exécrables des scélérats; tandis que lui, roi, il s'étoit efforcé d'adoucir et d'améliorer le sort de ces mêmes Français si ingrats. Quel triple airain ceignoit donc leurs cœurs; quel froid de marbre glaçoit donc les veines de ces Français dont l'amour envers leurs souverains étoit jadis si impétueux et si brûlant? O! brave Crillon, où étois-tu?..... Hélas! ses descendans mêmes avoient dégénéré. O! philosophie, c'est là ton chef-d'œuvre. — Zunchin, prince païen, montra dans ses derniers instans plus de fougue et d'emportement que Louis XVI, dont l'ame fut calme et sereine jusqu'au trépas. L'empereur chinois, avant de quitter cette triste vie, traça, avec son sang, des caractères de vengeance contre ses ennemis. Louis XVI eut la magnanimité de leur pardonner, de consigner ce pardon sincère dans un testament, et de s'écrier avec émotion sur l'échafaud: Français, je meurs innocent..... je pardonne à tous mes ennemis... puisse ma mort être utile au peuple... Ah! c'est que Louis XVI étoit chrétien! c'est que Louis XVI, dans cette crise violente, pensoit à Jésus-Christ qui du haut de sa croix, n'en prioit pas moins pour des bourreaux. Le premier n'eut pas le malheur de voir dominer ses tyrans; le second fut accablé de leur domination. Les annales chinoises observent que nul empereur n'avoit été plus humain et plus chaste que Zunchin. Ne sont-ce pas les vertus caractéristiques de Louis XVI? Tous

deux en périssant avoient à-peu-près même âge, mêmes penchans, même sensibilité et mêmes foiblesses : et tous deux par leur mort entraînèrent la ruine de leur empire. La Chine fut envahie et conquise par les Tartares. Plus de dix millions de chinois furent effacés du nombre des vivans; plus ds six millions s'expatrièrent. Ceux qui n'avoient su défendre leur prince, eurent la témérité de vouloir défendre leur chevelure contre des armées aguerries avec les dangers. Dans une seule province, plus de trois cent mille succombèrent sous la tyrannie tartare victimes, de leur opiniâtreté et de leur attachement à une chose aussi frivole. Le sort des Français fût-il plus fortuné ? Jugeons-en par ce court exposé : Sur une population de vingt-trois millions, six millions au moins ont péri par le fer, par le feu, par le désespoir, les maladies et la misère. La plus horrible famine a désolé le sein de nos cités. Toute la France a été comme une ville assiégée, et l'effroi des ames sensibles. Les Français ont été combattre pour leurs tyrans, eux qui n'avoient pas eu assez de courage pour combattre en faveur du meilleur des rois, et qui, s'ils l'eussent fait, auroient eu cent fois moins de périls à braver, qu'ils n'en ont affronté au Rhin et aux Alpes. Sous Zunchin, comme sous Louis XVI, le mal ne fut absolument incurable, que parce qu'il ne fut pas traité.

L'ordre est bientôt troublé dans un état, et quatre-vingts ans suffisent à peine pour y ramener la tranquillité et y faire régner l'harmonie. Sous nos tyrans, nous ressemblons parfaitement bien aux Chinois assujettis et punis par les Tartares. Tel se console dans sa mauvaise fortune, de n'avoir pas été un des plus malheureux. Comme les Chinois, nous baissons la tête, et nous haussons les

épaules. On croiroit sérieusement que les inventeurs des cartes de sûreté aient pris modèle sur les brutaux tartares qui, pour mieux s'assurer des peuples couquis, firent fabriquer de petits billets de deux ou trois couleurs différentes, larges comme la paume de la main, et exigèrent que chaque individu fût muni d'un de ces billets, où l'on avoit écrit: Sûreté; peuple sujet au roi des Tartares. On pouvoit aller, venir, passer tranquillement les sentinelles, en exhibant ces espèces de cartes. Malheur à ceux qui n'en étoient point munis: l'arrestation étoit le moindre danger qu'ils eussent à courir. N'est-ce pas là notre histoire ?

Les Chinois on considéré les voleurs jusqu'à en faire des souverains: s'ils ne le font pas tout-à-fait dans notre patrie, au moins conviendra-t-on qu'ils y occupent les premières places et les emplois les plus lucratifs. Ceux qui sont à notre tête, tourmentent avec plus de despotisme ce même peuple, dont ils se déclaroient, contre le trône, les patrons. C'est toujours la marche qu'ont suivie les ambitieux. Ils n'ont jamais déclamé contre l'autorité légitime, que dans l'impuissance et le dépit où ils étoient de ne faire qu'une mince figure et de ne jouer aucun rôle. Nos rois nous avoient fait l'honneur de nous éclairer par des raisons, quand ils formoient quelqu'entreprise concernant leur peuple; nos maîtres ont levé le masque, eux qui ont si violemment invectivé dans leurs écrits contre Charles IX, tirant sur ses jujets; eux aussi ont eu recours à la dernière logique des rois, et ont essayé de nous persuader à grands coups de canon, au 13 vendémiaire. Nos oppresseurs ont trouvé plus de flatteurs et de plats valets, que tous les potentats de l'univers. Les flatteurs des rois ne caressent que des vices; les flatteurs de nos ty-

rans ont caressé toutes leurs monstruosités. La tyrannie des Néron et des Caligula n'a pesé que sur les grands de Rome, et sur ceux qui les approchoient de plus près ; celle de nos tyrans a frappé les Français du midi au nord, de l'orient à l'occident. Les souverains peuvent rejetter leurs fautes sur l'ignorance dans laquelle leurs ministres et leurs courtisans les laissent vivre sur le besoin des peuples. Ceux qui sont aujourd'hui les chefs suprêmes, ont été des sujets, et des sujets les plus médiocres ; par conséquent placés avant la révolution dans la classe du peuple, avec un peu d'instruction, ils devroient mieux que les rois en connoître les intérêts et les besoins. Oui, cela est vrai : on raisonne ainsi quand on est dans une condition privée ; mais quand on monte par où les autres sont descendus avec tant de précipitation, on perd bien vîte la trace de ces vérités, et l'on a une toute autre logique.

Le pouvoir attache le bandeau sur des yeux aussi foibles, qui ne peuvent soutenir l'éclat d'un haut rang, ni envisager, sans trouble, le palais de leurs souverains, où, sans un dérangement du corps politique, ils n'auroient pas été admis en qualité de simples officiers. Jettés par la tempête des révolutions sur cette hauteur considérable, la tête leur tourne ; il faut de toute nécessité s'étourdir par quelques moyens, entretenir avec un luxe prodigieux une foule de maîtresses, malgré qu'on eût crié contre les dépenses fastueuses de Louis XIV et de Louis XV. Il faut détourner les richesses des mains des rentiers, pour les reverser avec prodigalité dans celles de leurs partisans, et sur-tout s'accoutumer à braver la haine et les cris de leurs concitoyens opprimés par de si vils instrumens. Au reste eux-mêmes ont donné au monde stupéfait

Case
Wing
DC
137.08
.F73
v.4
no.9

un exemple terrible, en élevant un échafaud à leur roi. Qu'ils tremblent à leur tour! dans l'agonie de Louis XVI, ils doivent y distinguer les malheurs dont ils sont menacés un jour.

L. JONDOT.

THE NEWBERRY
LIBRARY